HAL
open science

Le livre et l'anneau : le projet Fabula, ou le rêve d'une communauté scientifique virtuelle "

Alexandre Gefen

To cite this version:

Alexandre Gefen. Le livre et l'anneau : le projet Fabula, ou le rêve d'une communauté scientifique virtuelle ". Cahiers de l'Association internationale des études françaises (CAIEF), 2002, 54 (1), pp.381–393. 10.3406/caief.2002.1471 . hal-01624215

HAL Id: hal-01624215

https://hal.science/hal-01624215v1

Submitted on 26 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers de l'Association internationale des études francaises

Le livre et l'anneau : le projet Fabula, ou le rêve d'une communauté scientifique virtuelle

Alexandre Gefen

Citer ce document / Cite this document :

Gefen Alexandre. Le livre et l'anneau : le projet Fabula, ou le rêve d'une communauté scientifique virtuelle. In: Cahiers de l'Association internationale des études francaises, 2002, n°54. pp. 381-393;

doi : 10.3406/caief.2002.1471

http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2002_num_54_1_1471

Document généré le 31/05/2016

LE LIVRE ET L'ANNEAU : LE PROJET FABULA, OU LE REVE D'UNE COMMUNAUTE SCIENTIFIQUE VIRTUELLE

Communication de M. Alexandre GEFEN

(Université Michel de Montaigne - Bordeaux III)

au LIIIe Congrès de l'Association, le 5 juillet 2001

Persée BY: creative commons

Alors que prolifèrent les discours visionnaires prédisant de façon abstraite la révolution miraculeuse que constituera l'Internet scientifique dans dix ans et les discours pessimistes dénonçant la décadence du livre et la perte des valeurs et des repères de l'ère Gutenberg, j'essayerai ici de réfléchir sur les études Internet en ligne à partir d'un cas d'espèce concret, celui du site Fabula que j'ai fondé il y a deux ans et qui vise à constituer un lieu de ressources et de recherche pour la diffusion de l'information scientifique et de la connaissance en matière de théorie et de poétique littéraire. Le travail fait sur ce site, à défaut de constituer un modèle, peut offrir l'exemple d'un paradigme qui me semble vraiment spécifique à Internet, celui d'une communauté scientifique délocalisée — c'est-à-dire sans lieu de rencontre autre que virtuel —, qui se donne pour projet de diffuser et d'échanger librement les connaissances qu'elle produit et de produire les outils intellectuels dont elle estime avoir besoin. Avec pour perspective d'inventer avec nos « visiteurs » de nouveaux usages, de nouvelles pratiques aptes à introduire de la

fraîcheur et de la circulation dans la grande maison universitaire, jusqu'alors alourdie par la géométrie euclidienne qui éloigne les spécialistes les uns des autres, handicapée par la gravité newtonienne qui ne favorise pas le transport de la pensée, pénalisée par la difficulté de se repérer dans l'immense vivier que représente aujourd'hui la production intellectuelle française et mondiale.

De ce point d'observation sur les pratiques concrètes de publication, d'échange et de lecture, je défendrai la thèse que ce paradigme collaboratif et communautaire est en continuité et non en rupture avec les logiques, profondément enracinées en nous, du livre et de la recherche intellectuelle.

UN ESPACE SANS LIEU

Fabula est né de la rencontre d'une curiosité scientifique et d'un vide institutionnel. Début 1999, j'ai senti avec un certain nombre de jeunes chercheurs la nécessité de repenser aujourd'hui la théorie littéraire par le dialogue de ses différents champs et problématiques, tout en étant confronté au discrédit qui frappait le champ, dont Antoine Compagnon (1) a bien montré la marginalisation progressive après les polémiques des années structuralistes et dont on sait qu'elle n'a pas encore repris, du moins en France, sa légitime place au sein l'université.

La question que nous nous posâmes était la suivante : comment approfondir la compréhension du phénomène de la fiction en littérature à travers des axes d'analyse originaux et novateurs (les poétiques conditionalistes et leurs enjeux épistémologiques, les champs dits « para-littéraires », etc.), sans disposer du moindre espace institutionnel. Nous constituions alors un petit groupe informel et hétérogène, composé tant de généticiens que de spécialistes de la réception ou de la « littérarité », que seul un

(1) *Le Démon de la théorie*, Seuil, 1999.

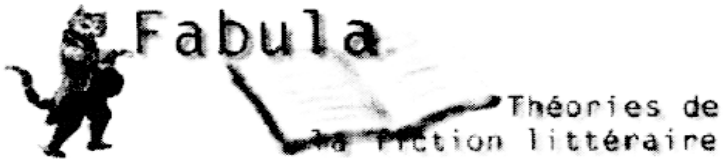
projet de généralisation et de mise en débat rassemblait, et dont l'excentrement était accru par notre faible légitimité scientifique en tant qu'ATER, PRAG, ou simples doctorants.

Rapidement rejoint par René Audet (doctorant à l'université Laval, Québec), j'ai fait le pari que seul Internet nous permettait de mettre en place une équipe de recherche délocalisée, polyvalente dans ses méthodes, ses arrière-plans culturels et ses attendus disciplinaires. Notre projet intellectuel est, à ce titre, directement lié à ses conditions de formulation : le caractère souple, a-hiérarchique et transversal des relations épistolaires que nous avons entretenues par courrier électronique ou listes de discussion nous a sans doute aidés à nous déprendre plus aisément de la chape de plomb pesant sur nos aventures théoriciennes, en nous permettant de croiser, par-delà les cloisonnements disciplinaires et historiques, littérature comparée, histoire, sociologie des arts et des mentalités, linguistique.

Il s'est dès lors agi de créer un site qui ne soit pas seulement la mise en ligne de travaux de recherche publiés de manière statique, à l'instar de nombreux projets existants, mais dont les outils permettraient de créer un véritable centre de recherche en ligne, en misant sur une exploitation de toutes les technologies généralement réservées aux sites professionnels et visant à assurer dialogue, débat, forums, actualisations fréquentes d'information, et la complète maîtrise des contenus par des rédacteurs et des utilisateurs non informaticiens. Si nous ne disposions alors d'aucune aide institutionnelle et devions financer bénévolement notre projet, cette absence de moyens nous a paradoxalement servis : renonçant à affronter les pesanteurs administratives qui rendaient inenvisageable la création d'un tel site au sein de l'Université, nous avons d'emblée bénéficié de la qualité de service offerte par un hébergement privé de notre site ; sans ressources financières ni humaines, nous nous sommes placés d'emblée dans la perspective d'un projet indépendant et ouvert ;

sans assise institutionnelle, nous avons bénéficié d'une totale liberté scientifique ; devant organiser notre travail en l'absence de toute rencontre physique, nous dûmes déployer d'emblée des outils de collaboration et de partage d'information ; travaillant au sein d'une équipe hétérogène, il nous a fallu prévoir d'emblée des outils permettant aux chercheurs non informaticiens de s'approprier et de gérer par eux-mêmes notre site, notamment en disposant de la possibilité de publier des informations sans passer par la moindre formation aux langages informatiques utilisés sur le Web.

Les premières réalisations scientifiques de Fabula nous ont bien vite donné un aperçu des potentialités d'un tel projet ; notre position de précurseurs comme l'aptitude à offrir des informations réactualisées en permanence nous ont permis de mettre en place un réseau de contacts avec de nombreux groupes de recherche, sans par exemple les lourdes contraintes d'un bulletin d'information diffusé par courrier postal. Grâce à une lettre d'information permettant de diffuser des annonces de colloques ou des appels à contribution, Fabula a vite joué le rôle d'un site fédérateur d'informations, ce qui nous a encouragés à mettre en ligne toute une série d'outils de travail : annuaires, forums, bibliographies, etc. La malléabilité d'un site web, où un annuaire de chercheurs, une bibliographie ou un agenda scientifique deviennent des outils manipulables par leurs utilisateurs, a fait preuve de la pertinence du média Internet pour l'organisation du travail scientifique, du moment que les instruments techniques utilisés sont suffisamment avancés pour disparaître au profit de leurs finalités pratiques. L'absence en France de tout autre outil conçu par des chercheurs pour des chercheurs, c'est-à-dire d'outils où les moyens technologiques sont hypostasiés par des finalités scientifiques, où le possible technique n'est que la conséquence d'un vouloir intellectuel, a autorisé un développement bien plus large de notre site que celui que nous escomptions, jusqu'à nous entraîner dans une spirale inflationniste



http://www.fabula.org

Le site Fabula

Projet bénévole animée par un groupe ouvert de jeunes chercheurs, Fabula est un lieu de ressources et d'échange visant à la diffusion de l'information scientifique et au débat dans le domaine de la théorie littéraire. Le site s'attache en particulier à l'étude des domaines suivants :

- littérarité et fictionalité
- histoire des poétiques
- problématique de la représentation
- théories de l'auteur, de la réception et de la lecture
- genres littéraires

Colloques et débats

Fabula organise régulièrement forums, colloques, débats et tables rondes en ligne.

2000-2001 : Colloque "L'effet de fiction"

Etudier la mécanique du texte littéraire, des effets de fiction aux effets de la fiction : tel sera le but du colloque organisé cette année par Fabula.

2000 : Forum de discussion "Roland Barthes"
Articles, bilans, dictionnaire subjectif à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de l'auteur de *S/Z* (contributions d'A. Compagnon, E. Marty, etc.).

1999-2000 : Colloque "Frontières de la fiction"
Organisé au début de l'année 2000, le premier colloque consacré à la théorie littéraire sur Internet en langue française sur le thème des limites du champ fictionnel. Les actes de ce colloque (plus de vingt contributions préfacées par Th. Pavel) seront publiés en 2001 (coédition presses de l'Université de Bordeaux/Nota Bene).

Actualités

***Acta*, revue des parutions en théorie littéraire**
L'analyse des ouvrages récemment parus et les nouveaux enjeux théoriques mis au débat : plusieurs dizaines de comptes rendus d'ouvrages récents et la possibilité de suggérer des titres ou des contributions.

Annonces et nouvelles
Calendrier des appels à contribution, offres de postes, actualité de l'Internet littéraire, annonces de parutions, programme d'événements à caractère scientifique (colloques, journées d'études, etc.).

Lettre d'information
Deux fois par mois, par courrier électronique la liste des nouvelles et annonces diffusées sur le site Fabula (plus de 2200 abonnés).

votre adresse email
s'abonner

Ressources

Champs théoriques
Bibliographies et documents divers proposés par les sections thématiques de Fabula.

Annuaire de chercheurs
Annuaire international de chercheurs francophones (inscription gratuite et possibilité de recherche par nom, domaine de recherche, etc.).

Internet pour les études littéraires
Répertoire de sites internet consacrés à la théorie et à la critique littéraire, sites hébergés sur Fabula, et Aleph, moteur de recherche pour les études littéraires.

Structure du site.

d'initiatives. La curiosité à l'égard de l'instrument aidant, Fabula en est venu ainsi à héberger plusieurs revues et projets littéraires indépendants, à diffuser chaque semaine plusieurs dizaines d'annonces de parution, d'offres de postes ou d'appels à contribution. À l'espace de rencontres et de débats de notre projet initial, s'est adjoint le désir d'aider certaines unités de recherche dépourvues de moyens informatiques à accéder à Internet (en leur offrant l'hébergement sur le serveur de Fabula et une assistance technique), et, plus largement, de favoriser la mise en réseau (aux deux sens du terme : télématique et institutionnel) des équipes de recherche sur la fiction à un niveau international.

À ce titre, il est intéressant de noter qu'à la phase de concentration initiale qui nous a fait penser un temps en termes de centralisation d'information sur un site unique, succèdent désormais des modèles d'échange décentralisés et différenciés (ce que l'on nomme le modèle du *peer-to-peer* : topologie de point à point), où les sites centraux interviendraient essentiellement dans des tâches d'agrégation et de redistribution (par exemple pour permettre à tous les spécialistes de tel ou tel auteur de retrouver en un seul lieu des informations dispersées car publiées par des groupes de recherche distants et n'entretenant pas de lien institutionnel).

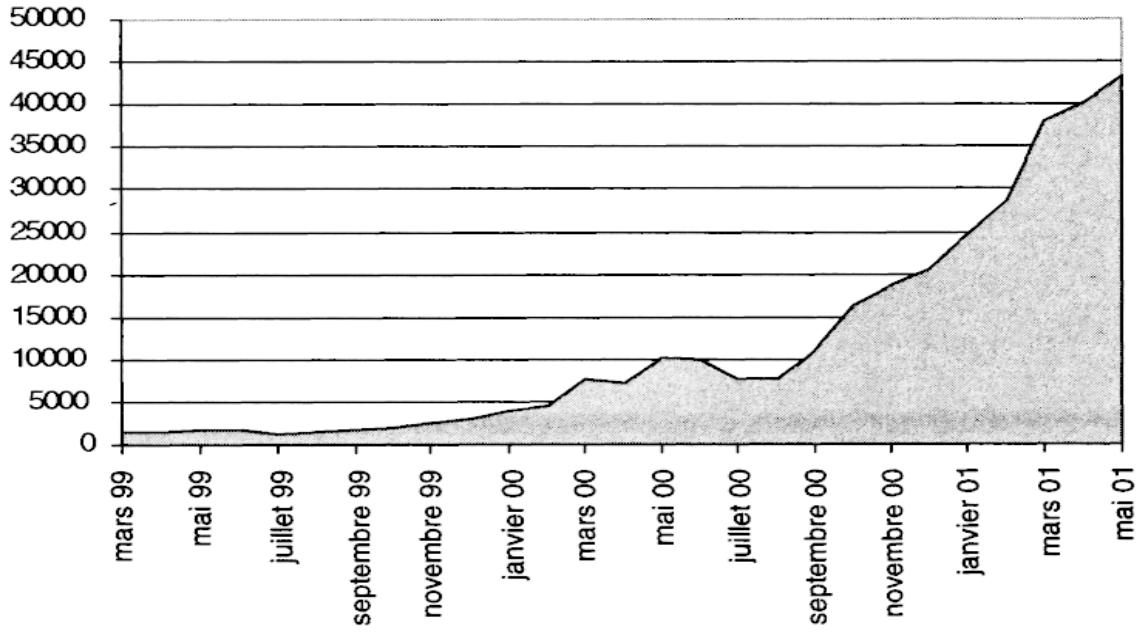
Internet pourrait aisément se décrire comme un long texte enroulé sur lui-même et pourvu d'un nombre fini de portes d'entrée. Ce raccourci cache en réalité bien des leçons : la numérisation des documents a eu deux conséquences fondamentales pour le chercheur en sciences humaines. D'une part, les circuits de publication sont renouvelés et multipliés, de sorte que virtuellement tous les acteurs de la recherche peuvent publier l'intégralité de leurs travaux ; d'autre part, la nature numérique des textes produits entraîne leur dispersion dans une topographie que personne ne pourrait tracer. On se trouve donc là devant un cas étrange où l'information et sa circulation sont facilitées à un degré tel que ce mouvement entraîne

aussi la disparition de toute hiérarchie et l'affaissement de la densité de l'information. Ce défaut ne suffit pas à rendre inopérant le réseau Internet dans le domaine des sciences humaines et ce serait sans doute une erreur que de lui préférer à tout prix les anciens modes de diffusion : Internet appelle une tâche de recension et de validation de ce qu l'on peut appeler le patrimoine numérique et que nous avons essayer de combler en proposant des outils de recherche tels qu'un carnet de sites et le moteur « Aleph ».

Reste que la création de ce type d'outils intellectuels peut sembler très éloignée des préoccupations normales d'un groupe de recherche sur la théorie de la fiction. Cette question s'est souvent posée à l'origine du projet : le site devait-il proposer des sections plus généralistes ou bien se concentrer sur la création de contenus théoriques propres ? La coexistence des deux directions dans notre groupe est pourtant un élément essentiel de sa structure. Les colloques, les comptes-rendus ou toutes les autres contributions théoriques s'accompagnent ainsi d'une réflexion méthodologique sur l'usage d'Internet dans nos recherches scientifiques. La situation est sans doute transitoire, mais tout se passe aujourd'hui comme si un groupe de recherche sur Internet ne devait pas seulement produire des contenus théoriques, mais aussi fournir des outils méthodologiques utiles à d'autres chercheurs.

Au prix d'un certain éclatement de notre projet entre les missions d'information et de recherche, nous avons pu offrir, dès décembre 1999, le premier « portail » en langue française consacré à la recherche littéraire tout en préparant simultanément de nouveaux colloques et l'édition « papier » de nos premiers travaux (un colloque ayant pour thème les « Frontières de la fiction » et un débat consacré à l'actualité de Roland Barthes), c'est-à-dire en leur donnant une légitimité institutionnelle et une mémoire dans les bibliothèques. Fabula est désormais un instrument de travail régulier pour plusieurs milliers de chercheurs, enseignants et étudiants du monde entier : paradoxe que nous partageons avec bien d'autres sites,

que d'être un projet délibérément placé aux marges de l'institution littéraire devenu par le hasard des choses un outil de référence pour l'organisation de la diffusion du savoir.



Nombre de sessions, c'est-à-dire visiteurs uniques par mois du site Fabula.

L'ENTRETIEN INFINI

Si les institutions et les pratiques culturelles au sens concret sont dans doute bouleversées par cette « révolution » dont beaucoup parlent un peu abusivement, l'expérience des colloques en ligne nous a montré que les modes et catégories fondamentaux de la réflexion restaient largement indifférents à leur média. Non seulement nous nous sommes aperçus que les modifications induites dans nos pratiques discursives et herméneutiques demeuraient évidemment périphériques, mais que la prévalence de l'écrit

et l'asynchronie (2) des débats en ligne sur Internet par rapport à un colloque traditionnel nous reportaient à des pratiques du sens très anciennes. George Steiner fait remarquer qu'il faut des millénaires pour inventer un nouveau genre de discours : en ce sens, les débats en ligne de Fabula furent extraordinairement proches de ceux que pratiquaient sur la Bible les Esséniens dans leurs grottes. La création de pages web nous a renvoyés très directement aux problématiques des livres illustrés ou aux enluminures, et le multimédia à la bonne vieille question du dialogue des Muses. Le courrier électronique, on le sait, à conduit à un retour massif à la correspondance, dans ses aspects les plus diversifiés et les plus riches — ère épistolaire que le téléphone nous avait fait quitter fort transitoirement. Tout se passe comme si les commentaires hypertextuels étaient les formes modernes de la glose médiévale, ou les romans interactifs les jeux de salon de l'âge classique. À ce titre, les pratiques de transmission d'informations (annonces, lettre d'abonnement, indexation des données) ou de production de textes (appel au public, commentaire sur le texte d'autrui, débat à plusieurs voix sur des propositions publiques, etc.) que nous expérimentâmes possèdent finalement peu de spécificités tenant à leurs supports technologiques, comme en témoignent des métaphores qui restent stables : nous proposons une « revue », « une lettre d'information », etc. Que le modèle opératoire de circulation du savoir devienne celui d'un réseau largement dématérialisé est-il si nouveau ? Le changement intervient ainsi plus dans les méthodes de travail de la recherche que dans les productions elles-mêmes.

(2) Nous avions envisagé des sessions de débat en temps « réel », ambition à laquelle nous dûmes rapidement renoncer tant il nous est apparu que les débats en temps différé entraînaient un approfondissement intellectuellement fort profitable de l'argumentation, et que des débats en direct n'auraient fait que mimer des rencontres matérielles sans aucun des bénéfices de la réelle présence.

Il ne s'agit certes pas de croire à l'idéalité totale d'un savoir totalement indifférent à sa genèse et à ses moyens de reproduction : ayant lu W. Benjamin et les « médiologues » qui en répètent à l'envi les plus remarquables intuitions, nous ne doutons pas qu'il soit anodin que, par exemple, les réflexions d'Antoine Compagnon sur les genres littéraire que nous mettons en ligne soit codées en langage « html », stocké grâce au système d'exploitation « Linux » sous forme d'informations binaires dans une armoire de disques durs, pour être mises à la disposition du public depuis un ordinateur dont le créateur même du site ignore autant la localisation et l'apparence exactes que le visage des lecteurs. Mais que ces réflexions puissent, malgré tout, dialoguer dans la sphère intellectuelle avec les mauvaises transcriptions que nous possédons de la *Poétique* d'Aristote, sans doute issue de notes prises sur des tablettes d'argile et recopiées siècle après siècle à la main avant que nous en fassions des éditions « sérieuses » sur papier désacidifié, nous démontre que l'hétérogénéité des modalités de production et de transmission des textes est loin d'être chose nouvelle. En permettant aux débats écrits de se développer à l'infini, sans contrainte de temps et d'espace (certaines discussions entamées fin 1998 dans notre premier colloque se poursuivent encore épisodiquement), la dématérialisation des contenus sur Internet ne fait que prolonger un travail d'abstraction que Platon fut, comme on sait, le premier, à l'orée de la culture écrite, à admirer et à redouter.

L'œuvre du savoir est de prendre en compte sans les exagérer ces mutations, en postulant que la spécificité du média Internet (caractère instantané, quasi universel mais paradoxalement souvent labile de l'information) n'introduit pas de rupture épistémologique qui n'ait été déjà préparée depuis fort longtemps par l'histoire de l'écrit. Ni l'inflation quantitative des textes, ni la question de l'accessibilité du/au savoir, ni l'accélération brutale de la transmission des informations, ni le hiatus entre le rythme du travail intellectuel et celui de sa diffusion, ni la mise en

question de la pérennité et de l'autorité du texte, ni encore la nécessité d'encadrer scientifiquement des discussions qui pourraient autrement se disperser, ne sont des choses nouvelles pour le débat intellectuel et même pour le livre, vecteur si malléable et si élastique qu'on ne saurait le restreindre à sa formule actuelle (texte fermé — auteur unique et identifié — objet figé et reproductible), qui en a neutralisé bien des enjeux et potentialités. Il s'agit donc de ne point se laisser aveugler par l'homogénéité des usages intellectuels tels que nous les connaissons depuis un siècle ou deux et par une vision parcellaire de la galaxie Gutenberg, lorsque que nous trouvons du nouveau dans Internet.

Loin de constituer une rupture, l'âge numérique ne fait que reformuler une fois encore le rêve humaniste de circulation universelle des savoirs et du sens. Extension d'un concept d'abord proposé pour qualifier des logiciels ouverts et partagés, le concept d'*Open Source* traduit par exemple une caractéristique fondamentale des méthodes scientifiques et des pratiques intellectuelles occidentales, au moins depuis le XVIIe siècle : la circulation libre et transparente des connaissances est la condition de possibilité du savoir. Internet contraint à reconnaître que la science et la culture sont des entreprises ouvertes, rétives au secret et à la censure comme à la marchandisation à outrance, et qui ne vivent que par le commentaire et le débat, la possibilité d'appropriation individuelle et de partage collectif.

Affirmer que le savoir, comme sa validation et sa diffusion, sont la propriété et la responsabilité inaliénables de ceux qui le créent n'est pas nier la valeur économique des connaissances. Les chercheurs, même ceux qui travaillent pour des entreprises privées, savent que la diffusion gratuite des découvertes reste la méthode la plus efficace pour résoudre les problèmes communs à l'intérieur d'une discipline scientifique donnée. Les créateurs, aussi légitimement attachés qu'ils soient à la protection de leur droit d'auteur, c'est-à-dire du droit à pouvoir vivre de ce qu'ils offrent au corps social, aspirent à ce que leurs productions

deviennent un jour la propriété de tous. Les auteurs, logiquement attachés à la reconnaissance publique de la paternité de leur pensée, ne peuvent ignorer l'opportunité de décloisement disciplinaire, géographique et linguistique offerte par le nouveau statut juridico-technique de l'œuvre scientifique diffusée sur Internet.

LE CENTRE ET LA CIRCONFÉRENCE

L'avenir est certainement à une refonte de nos pratiques, mais cette réforme ne peut qu'être raisonnée. Loin des promesses rapides que l'on entend trop sur l'hypertexte ou le multimédia, notre tâche est de mesurer simplement ce que nous pouvons tirer (ou ce que nous ne pouvons pas tirer) de ce nouvel outil pour enrichir nos travaux. La facilité de publication, si elle est assortie d'un contrôle scientifique, peut permettre très vite à des champs spécialisés de gagner en efficacité. Centralisées autour de quelques sites, mais constituant une sorte de réseau neuronal à l'échelle du globe, les informations et les ressources seront au moins accessibles et peut-être commentées et critiquées. Les outils techniques doivent se développer pour faciliter les échanges et permettre à des collectivités de s'ériger au-delà des frontières géographiques ou institutionnelles et rompre l'isolement des spécialistes.

Il est probable néanmoins que des mutations s'opéreront dans la hiérarchisation du monde scientifique. Profitant des possibilités du réseau, les étudiants peuvent, par exemple, publier leurs thèses, faire connaître plus facilement leurs recherches et collaborer ainsi avec des équipes de spécialistes sans avoir de statut universitaire au sens strict. Reste à éviter que les techniciens ou les commerciaux ne prennent l'esprit en otage. L'actualité a bien montré que l'informatisation croissante s'accompagnait d'un constant danger de monopoles. Rien n'est plus facile que d'imposer un standard électronique pour étendre une hégémonie industrielle. Biens immatériels, les standards

et les logiciels se répandent à une vitesse parfois dangereuse. C'est pour éviter que, par exemple, quelques éditeurs n'hébergent toutes les revues scientifiques, et tirent profit d'un monopole de fait, que toute la collectivité se mobilise. Il se trouve ici toute une dialectique, entre la nécessaire légitimation institutionnelle des savoirs et la liberté intellectuelle encore à explorer.

Il nous faut donc encourager la constitution de noyaux virtuels, de lieux de rencontre et d'échange, sans avoir peur de détruire quoi que ce soit ou de nous perdre dans un univers qui ne serait plus le nôtre. Que le texte se noue à l'infini et que l'âme puisse s'enchanter des mondes possibles, n'a rien qui puisse étonner les littéraires. À bien y regarder, je ne crois pas que notre histoire culturelle nous laisse ni passifs ni impréparés à cet hypothétique changement de paradigme, qui ne fait que consacrer le primat du discours. Plus fluide que le papier — sans pour autant le rendre obsolète —, Internet n'est pas le chaos ou cette dissolution de l'être au profit de la technique que l'on veut bien parfois décrire : cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part, il n'est que le vecteur de nos rêves, le refuge de nos fables et l'ultime produit de notre désir d'abstraction.

Alexandre GEFEN